

Recherches sociographiques



Denis SAINT-JACQUES et Maurice LEMIRE (dirs), *La vie littéraire au Québec, V, 1895-1918*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, 680 p.

Andrée Fortin

Volume 46, numéro 3, septembre–décembre 2005

Le Canada français. Son temps, sa nature, son héritage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/012495ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/012495ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, A. (2005). Compte rendu de [Denis SAINT-JACQUES et Maurice LEMIRE (dirs), *La vie littéraire au Québec, V, 1895-1918*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, 680 p.] *Recherches sociographiques*, 46(3), 596–598. <https://doi.org/10.7202/012495ar>

à l'échelle régionale, une entreprise unique au Canada. Par ailleurs, toutes les données individuelles compilées par l'Institut doivent maintenant être obligatoirement ventilées selon le sexe, à la suite des pressions efficaces du lobby des groupements féministes et celui des chercheurs intéressés par l'analyse de la condition féminine dans les années 1980. Pourquoi alors ne pas traiter aussi systématiquement les statistiques sur la langue (lorsque cela est possible), une donnée vitale dans le bilan démographique, mais aussi une donnée sociologique marquante dans les débats publics et les politiques de l'État québécois ? Bref, les données sur la langue devraient être une composante importante du bilan démographique annuel du Québec préparé par l'ISQ.

Simon LANGLOIS

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Denis SAINT-JACQUES et Maurice LEMIRE (dirs), *La vie littéraire au Québec, V, 1895-1918*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, 680 p.

Dans la rédaction de ce compte rendu, je décline dès le départ toute prétention à l'objectivité. Je m'en suis déjà souvent expliquée, tant à l'oral qu'à l'écrit : je suis une *fan* de cette entreprise qui au début semblait démesurée et s'impose désormais comme un travail essentiel tant pour les sociologues, les historiens que les spécialistes de la littérature québécoise.

Avec les sept tomes du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, les deux tomes de *L'histoire de l'édition littéraire au Québec* sous la direction de Jacques Michon et ceux de *L'histoire sociale des idées* de Yvan Lamonde, notamment, on dispose désormais d'excellentes synthèses sur l'activité intellectuelle au Québec, sous toutes ses coutures, ou presque. À cet égard, *La vie littéraire au Québec* constitue la synthèse des synthèses, la vue d'ensemble du champ littéraire, en même temps qu'au-delà de ce que son titre pourrait laisser croire, une histoire sociale, voire une sociologie, de la littérature.

À chaque tome – l'équipe sous la direction de Denis Saint-Jacques et Maurice Lemire en est déjà au cinquième – l'entreprise gagne en profondeur. Les deux premiers tomes décrivaient les prolégomènes et les balbutiements de cette vie littéraire, avec un luxe de détails que les suivants ne peuvent égaler dans un nombre de pages oscillant autour de 500 pour le texte, sans compter les annexes ; la bibliographie à elle seule, dans les deux derniers tomes (1870-1894) et (1895-1918), court sur une bonne centaine de pages. À l'orée du vingtième siècle, le champ littéraire, au sens de Bourdieu, apparaît clairement avec ses avant-gardes et ses institutions, ses générations et ses instances de consécration ; les sciences sociales se détachent graduellement de la littérature et le journalisme consacre sa rupture avec celle-ci. La référence Bourdieu tient toutefois davantage au traitement qu'à des références explicites. Les auteurs

situent les œuvres littéraires dans leur contexte social-historique de production et de réception, sans les y réduire. Ce contexte, soit dit en passant, ne se réduit jamais aux frontières du Québec ou de la Laurentie. Nul déterminisme du champ, aucun *sociologisme* n'est à l'œuvre dans les propos des auteurs.

Pourquoi se pencher sur la période allant de 1895 à 1918 ? Le découpage temporel ayant été expliqué au début de l'entreprise, on n'y revient pas dans ce tome ; le lecteur qui aborderait directement celui-ci déduirait facilement que ces dates marquent à la fois la naissance de l'École de Montréal en 1895, et la parution en 1918 de la revue *Le Nigog* et du *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française* de M^{re} Camille Roy, autrement dit, le passage à la modernité. En fait ce dernier concept est étranger à la discussion des auteurs, articulée autour des notions de légitimité et d'autonomie du champ littéraire national (lire québécois), ce que reflètent les sous-titres ; après « la voix française des nouveaux sujets britanniques », « le projet national des Canadiens », « un peuple sans histoire ni littérature » et « *Je me souviens* », ce cinquième tome porte en sous-titre : « Sois fidèle à ta Laurentie ». Si l'allusion à la Laurentie peut sembler évidente et transparente pour qui connaît déjà la période, elle n'est pas plus discutée que les balises temporelles. Cette époque a ceci de particulier que s'y manifeste pour la dernière fois de façon aussi explicite la rencontre du littéraire, de la politique et de l'histoire ; s'il y a dissociation croissante, voire rupture, elle n'est pas encore consommée, comme l'indique cette référence à la Laurentie. Avec l'institutionnalisation du champ, la littérature se fera peut-être engagée, mais réclamera son autonomie du politique, comme la querelle des régionalistes et des exotiques, autrement dit des revues *Le Terroir* et *Le Nigog*, le laisse entrevoir. Au tournant du siècle, Montréal devient le centre de la vie littéraire québécoise, et si le tome s'ouvre avec la naissance de la susmentionnée École de Montréal, ce n'est pas par hasard, mais la marque de la nouvelle organisation spatiale qui accompagne l'institutionnalisation.

Comme dans les autres tomes, on parle des œuvres, mais somme toute assez peu, car l'accent porte sur le contexte où elles se déploient. En fait, d'un tome à l'autre, la période couverte rétrécit en même temps que le nombre d'œuvres augmente, d'où le sentiment qu'on parle de moins en moins de ces dernières. Ceci est évidemment compensé par le fait que les monographies et études spécialisées se font de plus en plus nombreuses à traiter divers aspects de la vie littéraire, auxquelles le lecteur peut recourir pour en savoir plus. En fait, c'est à la fois la vertu cardinale et le défaut inhérent à l'entreprise : c'est un travail de synthèse, et un travail colossal, faut-il le préciser. L'équipe cite abondamment les textes de l'époque, souvent tirés des périodiques, et dans l'ensemble il y a assez peu de références en bas de page. À cet égard, le dépouillement systématique des revues et journaux livre une foule d'informations sur la vie littéraire – et pas seulement sur la réception. De plus, l'iconographie est abondante et toujours bien choisie, contribuant à rendre l'ouvrage moins austère.

S'il s'agit d'une synthèse, les auteurs fournissent par ailleurs de nombreux matériaux aux historiens et sociologues : plus de 100 pages de bibliographie, mais aussi un index et une chronologie non seulement de la parution des œuvres les plus

importantes, mais aussi de la vie littéraire – naissance d’une revue, ouverture d’un théâtre ou d’une bibliothèque, adoption d’une loi ayant des incidences sur la vie littéraire – au Québec ainsi qu’en Amérique du Nord et en Europe (sous d’autres cieux, c’est l’époque de l’affaire Dreyfus, puis de la Grande Guerre). Autre marque de la générosité des auteurs, les notes biographiques sur quelque 90 écrivains et 20 écrivaines. Les auteurs soulignent fort à propos que l’entrée des femmes dans le champ littéraire s’effectue au début du XX^e siècle par le journalisme, comme cela avait été le cas au XIX^e de plusieurs de leurs confrères masculins.

Trop long cet ouvrage ? J’aurais volontiers lu quelques pages de plus sur l’École de Montréal et la constitution du champ, sur les querelles entre *Le Nigog* et *Le Terroir*, sur les liens avec la France ou les États-Unis. Les matériaux sont livrés dont divers lecteurs tireront profit en fonction de leurs intérêts disciplinaires propres. Je terminerais bien avec une formule du genre « vivement le prochain tome », mais je m’en voudrais de mettre une pression induue sur l’équipe.

Andrée FORTIN

Département de sociologie,
Université Laval.

Marcel LAJEUNESSE, *Lecture publique et culture au Québec. XIX^e et XX^e siècles*, Sainte-Foy, Presses de l’Université du Québec, 2004, 227 p.

Au terme d’une carrière universitaire bien remplie à titre de professeur à l’École de bibliothéconomie et des sciences de l’information (EBSI) de l’Université de Montréal et de chercheur en histoire de la culture au Québec, Marcel Lajeunesse trace en quelque sorte un bilan de ses travaux de recherche depuis un quart de siècle. Son recueil, *Lecture publique et culture au Québec. XIX^e et XX^e siècles*, renferme dix essais sur un sujet qui lui tient à cœur, soit « l’émergence et l’évolution de la bibliothèque publique au Québec, ou plutôt, de l’histoire de la lecture publique au Québec ». Ces essais, parus pour la plupart dans des publications scientifiques au Québec, au Canada anglais et aux États-Unis, ne figurent pas ici dans l’ordre chronologique de leur parution. Ils sont présentés plutôt dans un ordre qui permet au lecteur de suivre l’évolution diachronique du phénomène des bibliothèques québécoises, d’hier à aujourd’hui. Nous apprenons, par exemple, que la bibliothèque publique, dans sa forme actuelle, a mis du temps à s’implanter au Québec, qu’elle a revêtu plusieurs formes et porté plusieurs appellations (circulante, parlementaire, associative, paroissiale, municipale) et qu’elle a servi les intérêts de plusieurs groupes (juridiques, politiques, sociaux, religieux) avant de devenir le « temple de la lecture » que nous connaissons aujourd’hui.

Pendant longtemps, le seul ouvrage synthétique sur le sujet était celui du bibliothécaire Antonio Drolet, *Les bibliothèques canadiennes, 1604-1960*, une publication qui date de 1965. Marcel Lajeunesse promène un nouveau regard, celui de